



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

***La récidive : révolution russe et révolution chinoise* / Lucien Bianco  
éd. Gallimard, 2014  
cote : 60.164**

Non, contrairement à ce qu'ont proclamé les partisans déçus du communisme cherchant refuge dans le maoïsme, la voie chinoise n'a rien d'original. Le régime fondé par Mao Zedong ressemble « comme un frère » au régime soviétique, même s'il ne s'agit pas de frères jumeaux (p. 119). Telle est la thèse centrale de ce livre, résumée dans son titre. Le terme « récidive » implique en effet une répétition et plus précisément la répétition d'une erreur ou d'un crime. Et c'est bien ce jugement négatif que porte l'auteur sur deux révolutions qui ni l'une ni l'autre n'ont atteint leurs objectifs proclamés de justice sociale, d'abondance et de fraternité.

Les limites chronologiques retenues par l'auteur pour les révolutions décalées dans le temps qu'il s'attache à comparer, sont 1917-1953 (du triomphe des bolcheviks à la mort de Staline) pour la première, 1949-1976 (de la prise de pouvoir des communistes à la mort de Mao Zedong) pour la seconde. L'auteur refuse la prise en otage de l'histoire par l'idéologie et son ouvrage se situe complètement à l'écart des luttes internes de l'intelligentsia française des années 1970 : c'est un ouvrage d'histoire dont le but est d'établir les faits autant que de les interpréter et les comparer. Nul mieux que Lucien Bianco ne pouvait mener à bien une telle tâche. Spécialiste mondialement reconnu de la Chine moderne et contemporaine il a acquis sur le tard et dans le but de poursuivre son travail de comparaison des compétences nouvelles qui le classent désormais aussi parmi les spécialistes de la Russie soviétique. Sa démarche a été servie par les progrès récents qu'ont apportés à l'historiographie l'ouverture des archives soviétiques et la multiplication des témoignages et mémoires publiés en Chine.

C'est donc une double fresque que nous présente ce livre. Dans sa préface, l'auteur signale les sujets qu'il n'a pas abordés : l'essor de la Chine post-maoïste, qui relève d'une autre problématique, le prolétariat, moins important à ses yeux que la paysannerie, les relations extérieures. Le domaine que couvrent les neuf chapitres n'en est pas moins très vaste.

Intitulé « Retard », le premier chapitre traite de la disparité des situations initiales caractérisées par le retard économique et l'altérité par rapport à l'Occident - l'un et l'autre plus prononcés en Chine qu'en Russie -, par le nationalisme prédominant en Chine où la



Les recensions de l'[Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academie-outre-mer.fr) sont mises à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).

Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

radicalisation révolutionnaire naît du sentiment anti-impérialiste alors qu'en Russie on se préoccupe davantage du problème social et qu'on rêve de projet universel et d'humanité nouvelle, et enfin par le rôle déterminant de la guerre étrangère dans le succès des prises de pouvoir (le premier conflit mondial en Russie et l'invasion japonaise de 1937 en Chine). La comparaison serrée se poursuit thème par thème, en une synthèse pleine de pénétration et de virtuosité.

Le chapitre suivant décrit le « Rattrapage », avant tout économique, auquel les deux régimes révolutionnaires s'attellent en priorité, avec plus de succès, sinon moins de souffrance, en Russie qu'en Chine. Le chapitre 3, consacré au « Politique », dégage la parenté essentielle, « découlant d'une matrice commune léninienne » (p. 86), qui existe entre les deux systèmes et leurs structures organisationnelles, même et surtout à partir du moment où en 1956-1957 Mao Zedong commence à critiquer le modèle soviétique et à mettre en avant « une voie chinoise ». L'auteur montre, en effet, comment Mao ne fait que poursuivre « le mode stalinien d'application du léninisme » (p. 90), et exagérer ses pratiques. Sa politique se résume alors à celle de l'autocrate et « de ce point de vue, (il) est une parfaite réplique de Staline » (p. 102)

Les chapitres 4 et 5 intitulés respectivement « Paysans » et « Famines », sujets auxquels Lucien Bianco a consacré depuis un demi-siècle de très nombreuses recherches, constituent le cœur de l'ouvrage et sa partie la plus originale. Aux yeux des révolutionnaires russes les moujiks ne sont que des barbares arriérés et la question paysanne est pour eux « la question maudite » (p. 121). Au « partage noir » (spontané) des terres en 1917 succèdent les réquisitions et « la bataille du blé entre pouvoir et paysans » (p. 127). Lancée en 1921 la Nouvelle politique économique (NEP) libéralise la commercialisation des récoltes et ramène un certain calme. Huit ans plus tard, le « Grand Tournant » donne le signal de la collectivisation forcée des terres et de la dékoulakisation (élimination des paysans riches), politique qui prélude à la grande Famine de 1932-1933 et conduit par la suite à la stagnation de la production agricole la mise à l'écart d'une paysannerie sacrifiée sur l'autel de l'industrialisation et de l'urbanisation.

En dépit de la proximité plus grande que les dirigeants chinois entretiennent avec le monde rural, leur politique agraire est aussi préjudiciable pour les paysans que celle de leurs prédécesseurs soviétiques. « Qu'elle ait triomphé avec l'aide d'une fraction de la paysannerie ne fait pas de la révolution chinoise une révolution paysanne » (p. 160). Dans les régions contrôlées par les communistes dès les années 1930-1940, l'intelligentsia révolutionnaire a réussi à mobiliser certains paysans sur la base de revendications sociales ou plus souvent anti-impérialistes. Ailleurs le mouvement paysan est demeuré ponctuel, défensif et particulariste. Au lendemain de 1949 le Parti a confisqué les terres des paysans riches pour les distribuer aux plus pauvres, mais deux ou trois ans plus tard il s'est engagé sur la voie balisée par les Soviétiques, celle de la collectivisation forcée avec son cortège de violences et de misères. En Chine, comme en URSS, priorité a été donnée au développement industriel, financé par le surplus agricole, au détriment des paysans transformés en véritables «forçats de l'accumulation primitive». (p. 163). Symbole et manifestation par excellence de la voie chinoise, le Grand Bond en avant n'est qu'une politique de collectivisation portée à son



## Académie des sciences d'outre-mer

paroxysme. La rhétorique utopiste dont Mao Zedong l'habille ne fait que retarder la prise en compte des résultats catastrophiques de cette politique.

Dans le prolongement du chapitre 4, l'auteur se livre à l'étude comparée des deux grandes famines provoquées par la politique agraire des partis révolutionnaires au pouvoir. Celle qui sévit en Russie de 1931 à 1933 fait six à sept millions de morts, celle qui accompagne et suit le Grand Bond en avant en fait vingt à quarante millions. Tout en établissant le rôle des facteurs structurels – vulnérabilité des deux agricultures aux fluctuations météorologiques, difficulté de gestion de la transition démographique – Lucien Bianco met en lumière la responsabilité personnelle d'un Staline décidé à profiter de la guerre qu'il lance contre la paysannerie pour se débarrasser de toute opposition ou d'un Mao Zedong, emporté par ses utopies et son orgueil.

Le chapitre 6 montre que la bureaucratie et « la nouvelle classe » secrétées par l'un et l'autre régime, ont des fondements sociologiques et des comportements (privileges et corruption) très proches. Seule diffère l'attitude des dictateurs à leur égard : d'une part une acceptation tranquille par Staline qui apprécie la loyauté, les compétences et le conservatisme social de ceux qu'il a promus et d'autre part les attaques répétées de Mao Zedong contre la nouvelle bourgeoisie dont il critique le « style de travail » mais à laquelle il est bien aise de recourir afin de réparer le chaos créé par la révolution culturelle.

Dans le chapitre 7 consacré à la Culture, l'auteur continue à recenser les ressemblances et les différences : pour les premières, progrès rapides de l'alphabétisation et règne du réalisme socialiste imposé par des « chiens de garde » prompts à manier censure et répression; pour les secondes, réactions plus critiques en URSS des écrivains et artistes confrontés à l'oppression culturelle, opposition plus feutrée en Chine. Vient enfin au chapitre 8 une comparaison entre le *goulag* soviétique et le *laogai* chinois. Le premier a servi de modèle et de référence au second, et tous deux à leur manière sont également cruels et destructeurs d'humanité.

Dans le chapitre 9, un rien provocateur, Lucien Bianco abandonne la référence marxiste pour se tourner vers Plutarque et dresser un portrait des vies parallèles des deux « Monstres » : Staline et Mao. L'un et l'autre se sont moulés dans le système qui en a fait des dictateurs. Mais leur personnalité introduit des variations dans l'exercice de leur pouvoir. « La palme de la monstruosité » (p. 413) est donnée à Staline, le réaliste, qui apporte une cruauté froide et méthodique à l'éradication de tous ses opposants, réels ou potentiels. Livré aux emportements de l'idéologie, manquant de cohérence dans sa politique de répression et peu attentif aux hécatombes que cette politique entraîne, Mao Zedong fait preuve d'une cruauté plus détachée. Il se montre aussi moins capable et sans doute moins désireux de mettre son pays sur la voie du développement économique, objectif initial de la révolution qu'il a conduite.

Ce rapide survol ne peut rendre justice à la science, à l'humanité aussi, d'un ouvrage dont la lecture est facilitée par un style alerte, tout à la fois élégant et familier. Les thèses de l'auteur, qui prennent souvent le contre-pied des idées reçues, s'appuient sur une argumentation fouillée et se nuancent de nombreuses réserves que ne saurait refléter le résumé



## *Académie des sciences d'outre-mer*

trop sec donné ici. En quelque cinq cents pages, voici donc la révolution « désenchantée », ayant fait la preuve qu'elle était plus susceptible d'aggraver les maux de notre monde que d'y remédier. Et Lucien Bianco de conclure : « Le réformisme, c'est encore ce qu'il y a de mieux ». On se demande tout de même si, soumis à un examen aussi rude que celui imposé par *La Récidive* aux révolutions russe et chinoise, le réformisme s'en tirerait « *cum magna laude* » ?

Ce livre, n'en doutons pas, fera date dans l'historiographie du monde contemporain et il devrait servir longtemps de référence aux spécialistes. Il devrait aussi créer un appel d'air au sein de cercles intellectuels plus larges, à la portée desquels il met de façon à la fois érudite et accessible l'histoire de pays que la mondialisation a soudain rapprochés de nous, une histoire trop souvent prise en otage par l'idéologie ou tout simplement ignorée.

**Marie-Claire Bergère**